



Ce que je sais de toi

Éric Chacour

Dossier de presse

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

www.editionsalto.com

info@editionsalto.com


alto

Quelques échos

« Disons-le sans détour : la première publication d'Éric Chacour, *Ce que je sais de toi* (Alto), est l'un des meilleurs romans des dernières années. »

Samuel Larochelle, *Fugues*

« Un premier roman qui fait voyager nos cinq sens entre Le Caire et Montréal, mais qui raconte surtout la nature humaine. »

Léa Harvey, *Le Soleil*

« [...] ce roman qui force l'admiration par la grande qualité de son écriture [...] »

Manon Dumais, *Le Devoir*

« [...] si Éric Chacour manipule aussi bien la finance qu'il agite la plume, je lui confie la gestion de mes avoirs les yeux fermés. »

Sylvain Sarrazin, *La Presse*

« Il y a de ces premiers romans qui marquent les esprits - ce livre en fait partie »
- Dominique Lemieux, *Les libraires*

« Un premier roman magnifique sur les secrets de famille et les amours qui perdurent longtemps après leur point de rupture. » - Julie Roy, *L'Actualité*

« Le récit est imprégné de chaleur, de langueur, de sensualité. On y trouve le soleil, le désir, l'impuissance, la douleur. [...] J'ai été charmée par la plume d'Éric Chacour. J'ai peine à croire qu'il s'agit d'un premier roman. À découvrir absolument! »

Yannick Ollassa, *La Bouquineuse Boulimique*



Né à Montréal de parents égyptiens, **Éric Chacour** a partagé sa vie entre la France et le Québec. Diplômé en économie appliquée et en relations internationales, il travaille aujourd'hui dans le secteur financier. *Ce que je sais de toi* est son premier roman.



29 janvier 2023 3h00 / Mis à jour à 4h03

Éric Chacour : quand le destin déraille



LÉA HARVEY
Le Soleil

Éric Chacour n'avait jamais écrit dans le but d'être publié. Or, la pandémie aidant, il s'est mis au défi de terminer enfin un projet littéraire. Il nous présente ces jours-ci le résultat : *Ce que je sais de toi*. Un premier roman qui fait voyager nos cinq sens entre Le Caire et Montréal, mais qui raconte surtout la nature humaine.

L'auteur, diplômé en économie appliquée et en relations internationales, a pris une quinzaine d'années pour écrire *Ce que je sais de toi*. Plus d'une décennie au fil de laquelle son style d'écriture et le caractère de ses personnages ont évolué, reconnaît-il.

Mais la trame principale de son œuvre, elle, est demeurée précise.

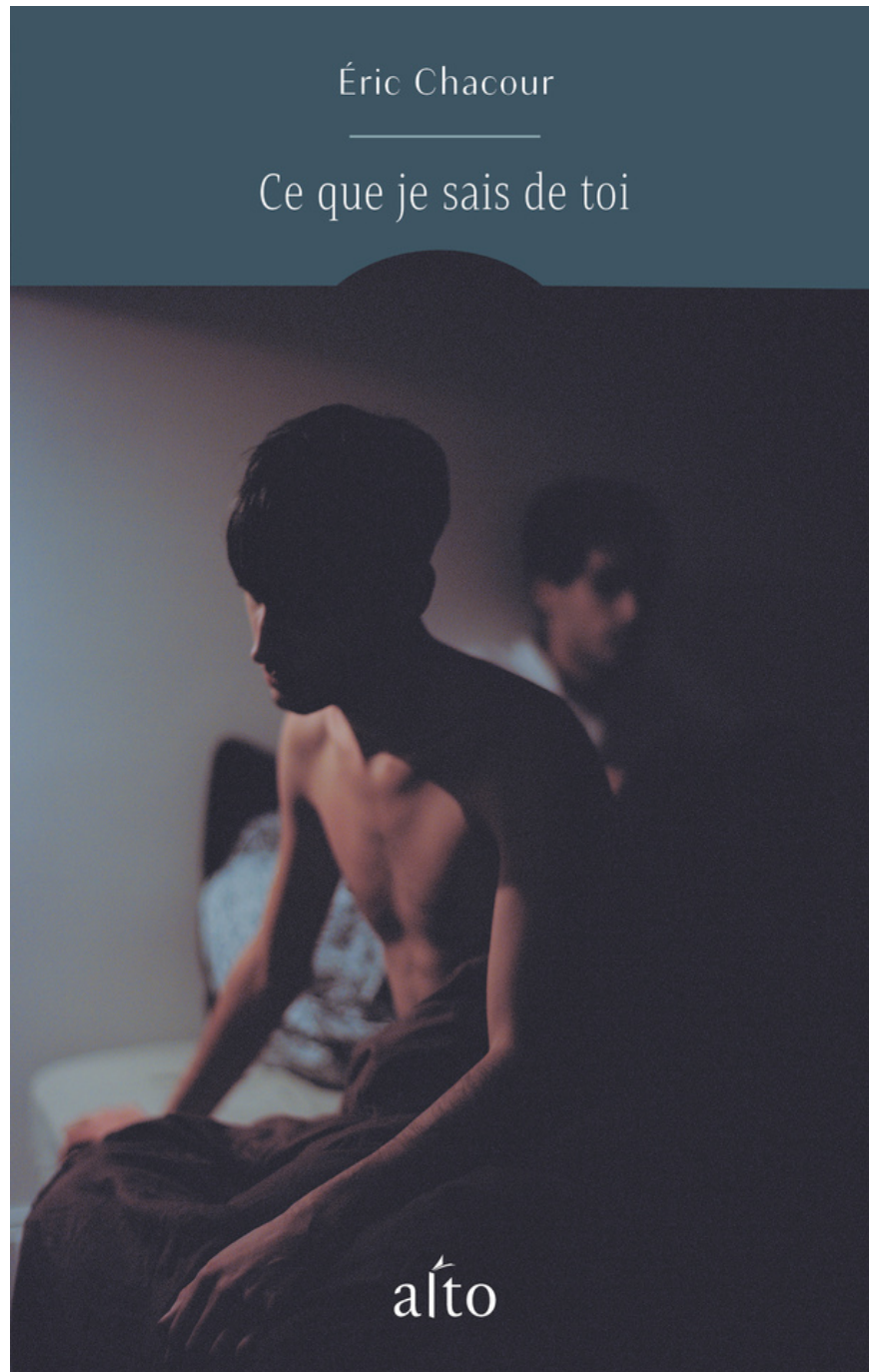
«J'avais envie de raconter l'Égypte que mes parents ont connu. Mon père est né au Caire, ma mère à Alexandrie. Ils se sont rencontrés à Montréal où je suis né.

«Je voulais de raconter cette Égypte-là. Pas celle que je visite quand je vais en vacances, mais celle de leur enfance. Et surtout celle de la communauté des Levantins, ces Syro-Libanais qui sont partis massivement à l'époque des nationalisations. Je trouvais que ça faisait une jolie toile de fond à mon histoire», explique d'entrée de jeu Éric Chacour, en entrevue au *Soleil*.

Si le récit s'ancre donc de façon générale dans Le Caire des années 80, l'ouvrage se divise en trois grandes parties — «Toi», «Moi» et «Nous — où l'on suit Tarek, un jeune homme au destin déjà tracé à l'avance, entre sa carrière de médecin et son mariage.

Chapitre par chapitre, grâce à un mystérieux narrateur dont l'identité sera éventuellement révélée dans le roman, on découvre peu à peu l'histoire de ce Tarek.

Avec une narration au «tu», Éric Chacour livre doucement les pièces du casse-tête et raconte ce qui chamboulera le cœur et l'avenir de son protagoniste. Une rencontre, un hasard de la vie qui le forcera à l'exil.



***Ce que je sais de toi*, Éric Chacour, 296 pages.**

«Pour moi, *Ce que je sais de toi* est un roman sur le déraillement; sur comment une vie peut être presque écrite d'avance et puis, d'un coup, il y a une étincelle qui fait tout dérailler.

«[...] Je crois que le livre explore cette capacité à se dire “Est-ce que cette vie me ressemble?” Je pense que c'est une question qu'on s'est tous posée, qui est universelle», estime l'auteur qui compte parmi ses lectures favorites les œuvres de l'écrivain français Romain Gary et du dramaturge québécois Michel-Marc Bouchard.

« C'est ce qui est chouette en littérature : les gens sont touchés par ce qui parle d'eux, mais on est capable parfois de parler d'eux à partir d'une histoire qui se passe à une autre époque et dans un autre lieu »

— *Éric Chacour*



Bien que l'intrigue de *Ce que je sais de toi* soit lourde de secrets de famille, d'absence et de souvenirs, Éric Chacour soutient avoir abordé la création de son œuvre avec «l'envie de jouer». D'où l'humour de certaines scènes, mais aussi la volonté de faire voyager nos cinq sens dont l'odorat.

Rédigée entre le Canada, la France et l'Égypte, cette première œuvre d'Éric Chacour prend assurément la forme d'un «récit olfactif».

«J’attache souvent les villes à des odeurs. Même s’il est parfois difficile de savoir de quoi elles se composent. Pour moi, Le Caire a une odeur âcre tout à faire reconnaissable.

«Le Québec aussi a son odeur. [...] À de rares occasions, quand j’habitais en France, lorsque les températures chutaient sous zéro et que la végétation était prise au piège du froid, je disais “Ça sent le Québec!” Ça me faisait un bien fou», confie le jeune homme qui travaille dans le domaine des finances.



Si *Ce que je sais de toi* apparaît plus sombre au premier abord, Éric Chacour publie toutefois une œuvre injectée d'humour et de lumière

— LA PRESSE, DOMINICK GRAVEL

Examiner l'humain

Qu'ils soient principaux ou secondaires, les acteurs de *Ce que je sais de toi* ont voix au chapitre.

S'il n'avait pas forcément conscience, en écrivant l'ouvrage, de mettre en lumière l'humanité de ses protagonistes, Éric Chacour s'est toutefois assuré de les développer au maximum.

«J'avais envie d'injecter ça dans mon livre. Le fait d'avoir des personnages auxquels les gens s'identifient, de comprendre leur logique.

«Mais je me suis surtout assuré que chacun d'eux puisse dire ce qu'ils avaient sur le cœur. C'était surtout ça qui m'importait, qu'ils puissent s'exprimer», soutient-il.



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 28 janvier 2023,
section ARTS ET ÊTRE, écran 15



CE QUE JE SAIS DE TOI UN RÉCIT AÉRIEN POUR UN LOURD SECRET

SYLVAIN SARRAZIN
LA PRESSE

« Né à Montréal de parents égyptiens, Éric Chacour a partagé sa vie entre la France et le Québec. Diplômé en économie appliquée et en relations internationales, il travaille aujourd'hui dans le secteur financier. *Ce que je sais de toi* est son premier roman. » Pause. En consultant de nouveau cette notice biographique, une fois parcourus les premiers chapitres dudit ouvrage, une question résonne : l'imprimeur n'aurait-il pas mêlé quelques pinceaux ?

D'accord pour les parents égyptiens ; sont disséminés, au gré du récit, d'authentiques échantillons de cette culture complexe et fascinante. Ayant vécu naguère plusieurs mois à Alexandrie, il aurait été difficile de me duper. Or ces lignes ont fait ressurgir avec justesse nombre de saveurs oubliées, celles de l'*Oum Ali* et des quartiers poussiéreux. On valide aussi pour la France et le Québec, une partie de l'histoire se déroulant au cœur d'un Montréal au visage familial.

Mais là où on tique, d'abord, c'est sur les mentions d'économie et de finance. Parce que les seuls chiffres que vous trouverez dans ce livre sont ceux de la pagination, le blanc restant étant drapé d'une couche d'humanité et de sensibilité particulièrement lumineuses.

Au fil de ce drame s'enracinant dans Le Caire des années 1980, on observe le destin inéluctable de Tarek, médecin poussé à l'exil, laissant pour seule relique tabous et tensions familiales. L'excommunié n'y raconte pas son histoire ; à partir de fragments colligés dans la douleur, quelqu'un d'autre s'en charge pour lui – au moyen d'une audacieuse narration à la deuxième personne, du même genre que celle conférant sa force sensible à *Un homme qui dort* de Perec. Au centre de l'échiquier, une rencontre révélatrice secouera les convictions, tordra la fluidité du cours des choses, balayant au passage certaines pièces du jeu.

VELOUTÉ COMME UN KARKADÉ

Revenons à notre notice biographique. « Premier roman ». On bute, bis. Car se dévoile pourtant une maîtrise de la langue à laquelle certains auteurs ne parviennent qu'au terme d'un long chemin de croix, pétrie d'un phrasé velouté, suggestif, habile et touchant. Nul doute que ce récit a été poli, sablé, raffiné, reverné à maintes reprises avant de scintiller de la sorte. Et même si l'intrigue s'essouffle un peu en fin de parcours, elle reste soutenue par cette charpente narrative d'excellent aloi. Bref, si Éric Chacour manipule aussi bien la finance qu'il agite la plume, je lui confie la gestion de mes avoirs les yeux fermés.

LEDEVOIR

«Ce que je sais de toi» : Défier le «mektoub»



Photo: Marie-France Coallier Le Devoir Pour «Ce que je sais de toi», Éric Chacour a tourné son regard vers le passé et puisé son inspiration dans ses origines égyptiennes.

Manon Dumais

28 janvier 2023

Lire

Entre le moment où Éric Chacour a commencé à rédiger *Ce que je sais de toi* et celui où il a osé l'envoyer à un éditeur, il s'est écoulé une bonne dizaine d'années. Sans la pandémie qui a tout ralenti, peut-être que ce roman qui force l'admiration par la grande qualité de son écriture n'aurait pas encore atterri en librairie.

« Je me suis dit que je n'avais plus d'excuses pour ne pas mener à bien ce projet. J'ai eu beaucoup de chance, parce que le premier éditeur à qui je l'ai envoyé, c'était Alto. C'était vraiment mon tout premier choix », raconte au téléphone le primoromancier qui évolue dans le monde des finances.

« C'est important de trouver un éditeur qui a une ligne éditoriale qui est proche de ce que vous écrivez », ajoute celui qui ne tarit pas d'éloges sur son éditrice, Catherine Leroux (*L'avenir*, Alto, 2020 (https://www.ledevoir.com/lire/587483/fiction-catherine-leroux-que-doit-on-a-nos-enfants?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)). « Chez Alto, on publie des romans qui ne cherchent pas à s'ancrer dans le moment présent ; on publie aussi beaucoup d'auteurs étrangers. Durant quelques années, j'ai été directeur de l'innovation pour un pôle financier. Il y a chez Alto quelque chose de très chouette qui m'intéresse : un incubateur d'innovation. Alto fait des choses merveilleuses, comme le coffret *Clairvoyantes*, qui est une autre manière de faire vivre la littérature. »

Pour *Ce que je sais de toi*, Éric Chacour a cependant tourné son regard vers le passé et puisé son inspiration dans ses origines égyptiennes. « Mes parents sont nés en Égypte, mon père au Caire, ma mère à Alexandrie, et ils se sont rencontrés à Montréal, où je suis né. C'est donc un pays que je connais bien pour y être allé une quinzaine de fois, mais l'Égypte que j'ai voulu raconter est assez différente de celle où je me rends en vacances ou pour des déplacements professionnels. C'est une Égypte que j'ai recomposée à partir des récits de mes parents, de leurs amis, de la famille que je peux avoir là-bas. »

De père en fils

S'étendant de 1961 à 2001, nous transportant du Caire à Montréal, *Ce que je sais de toi* esquisse le portrait d'un homme, Tarek, médecin ayant hérité du cabinet de son père. Au-dessus de l'appartement cossu qu'il partage avec sa femme, Mira, vivent sa mère et sa soeur, Nesrine. Truculente bonne à tout faire, Fatheya connaît les allées et venues de tous, mais sait demeurer discrète, ce qui ne l'empêche pas de se moquer ouvertement de l'amour que voue sa patronne à la France.

« L'Égypte du roman, c'est celle d'une communauté bien précise, celle des Levantins, ces Syro-Libanais qui y ont vécu pendant plusieurs générations avant de la quitter massivement à l'époque de la nationalisation de Nasser, et dont beaucoup sont venus au Québec. Ils étaient en majorité chrétiens, de culture francophone, assez occidentalisés. Il en reste aujourd'hui une grosse communauté qui est venue à cette époque-là à Montréal, tout comme Tarek dans mon roman. »

De fait, pour avoir osé défier le destin, bien que sa mère répète « *mektoub* », Tarek quittera le soleil cairote et deviendra, pour reprendre les mots d'Alain Farah dans *Mille secrets, mille dangers* (Le Quartanier, 2021), « Levantin dans le silence de l'hiver ».

« Au-delà de la formule, "*mektoub*", "tout est écrit", c'est un état qu'on retrouve chez les Orientaux, ce côté un peu fataliste, "l'ascenseur ne fonctionne pas aujourd'hui, on verra demain". C'est une chose dont les Égyptiens s'amusent eux-mêmes beaucoup quand ils parlent de leurs petits travers. »

Un amour interdit

Ce pas de côté qu'exécute Tarek pour dévier de son destin tout écrit, c'est offrir ses services dans un dispensaire aux laissés-pour-compte qui vivent dans les ruines et les débris du quartier de Moqattam. Un soir, tandis qu'il travaille dans son cabinet, Ali, un jeune homme l'ayant aperçu au dispensaire, lui demande de venir au chevet de sa vieille mère malade. Bientôt Tarek se sent attiré par Ali. Or, dans Le Caire du début des années 1980, une liaison entre deux hommes, qui plus est issus de classes sociales aux antipodes l'une de l'autre, est vue d'un mauvais oeil.

« Dans le roman, le contraste m'importe beaucoup. Je trouvais que c'était intéressant de montrer une manière très différente de vivre son homosexualité. Ali, qui la vit de manière assez ouverte, qui en a fait son métier, peut surprendre dans une société aussi portée sur la tradition. On a parfois l'impression que l'homosexualité n'existe pas dans ces pays, il n'y a rien de plus ridicule que ça. Ça m'intéressait de savoir comment elle pouvait se manifester, d'imaginer cette relation secrète. Je n'ai pas voulu entrer dans quelque chose de trop profond sur l'acceptation par la société, mais on sent que c'est une sorte d'épée de Damoclès constante sur cette relation-là. »

Toutefois, c'est avec pudeur, respect et bienveillance que le narrateur, dont nous ne connaissons l'identité qu'à mi-parcours, raconte l'histoire d'amour entre Tarek et Ali. « Il ne me revient pas de raconter ce qui se passa cette nuit-là. Je ne me rangerai jamais aux côtés de ceux qui le jugeront mais ne cherchent pas davantage à l'imaginer. Cela vous appartient, voilà tout. Je m'en tiens à deviner l'obsession qui fut la tienne dans les jours qui suivirent. »

« Je voulais ce regard tendre du narrateur sur Tarek, explique Éric Chacour. Si j'avais pris une narration extérieure, j'aurais pu raconter ce qu'était l'Égypte, parler un peu plus de la politique ; le choix narratif faisait qu'il y avait des choses qui devaient être tenues pour acquises et que je pouvais mettre en lumière, mais sans trop y entrer au risque de ne pas être vraisemblable. D'ailleurs, les scènes à Montréal qui ne sont pas racontées par le narrateur sont dans un format très différent de celui des narrations en Égypte. »

Vous les femmes

Malgré les drames qui se succèdent dans la vie de Tarek, il y a une joie de vivre et une sensualité, sans parler des capiteux parfums de cuisine, qui émanent de *Ce que je sais de toi* — qui devait s'appeler à l'origine *Ce que je sais de toi sentait l'ail et l'anis*.

« J'avais envie de faire un roman olfactif ! C'est dans cette cuisine où toutes les odeurs se mélangent qu'une partie de l'information est tirée. Je voulais donner à voir cette histoire-là à travers différents sens. À Montréal, les narrations sont beaucoup plus cinématographiques, on est dans ce qui se voit, pas dans ce qui se ressent. Ce contraste était important parce qu'il y a un peu de l'âme orientale dans ces odeurs, dans cette chaleur que je retrouve quand je vais là-bas. »

S'étant exilé loin du soleil brûlant et des effluves entêtants pour mener son destin comme bon lui semble, Tarek comprendra des années plus tard le rôle qu'aurait joué les femmes dans sa vie.

« Le paradoxe de *Ce que je sais de toi*, c'est qu'on pourrait croire que c'est un roman assez masculin, alors qu'il est extrêmement féminin. Les personnages qui ont une force de caractère, ce sont les femmes. Je viens d'une famille où les femmes ont une vraie force, un caractère extrêmement marqué, une capacité de décider. Le paradoxe est d'autant plus fort quand elles sont mises dans une société, celle de l'Égypte de la fin du XX^e siècle, où on ne leur donne pas vraiment voix au chapitre, où elles n'ont pas forcément un rôle social prépondérant. Je trouve que c'est toujours intéressant de voir comment, avec ces contraintes-là, les caractères arrivent à s'exprimer autrement. »

ENTREVUE | ÉRIC CHACOUR

Éric Chacour, la révélation littéraire de 2023

Dans Le Caire des années 1980, Tarek est devenu médecin comme son père, il a marié une femme taillée sur mesure pour lui et il s'est bâti une réputation enviable auprès de sa communauté. Son existence tout entière semblait couler de source... jusqu'à ce qu'un grain de sable surgisse dans l'engrenage. Un grain prenant les traits d'Ali, un jeune homosexuel jouissant d'une liberté qui le renverse. Peu à peu, les deux hommes voient leur vie dérailler à la faveur d'un amour qui consomme tout. Faisant parfois penser à l'impétuosité de Roméo et Juliette, leur relation bouleverse et déroute, nous donnant souvent envie de lancer le livre à bout de bras, avant de courir le récupérer pour en découvrir la suite. Disons-le sans détour : la première publication d'Éric Chacour, *Ce que je sais de toi* (Alto), est l'un des meilleurs romans des dernières années.

En écrivant sur leurs amours impossibles, tu abordes la disparité des classes sociales sans détour. Que voulais-tu dire à ce sujet ?

ÉRIC CHACOUR : J'aime trouver des oppositions et voir à quel point elles sont surmontables ou non ; m'intéresser à des gens qui n'auraient pas dû se rencontrer et qui peuvent tomber éperdument amoureux et voir comment deux personnes qui font partie de minorités très différentes et très éloignées sont capables de se réunir sur certains points. Au fond, on est toujours attiré par la différence, par ce qui existe chez l'autre et qu'on n'avait jamais imaginé possible chez soi. Selon moi, une partie du coup de foudre chez Tarek vient de la grande liberté chez Ali, qui contraste avec sa vie mise sur des rails et sécurisée de toutes parts.

Rares sont les histoires d'homosexualité qui sont campées dans la culture arabe. Ressentais-tu une responsabilité particulière en la mettant au monde ?

ÉRIC CHACOUR : Je ne me vois pas en porte-parole de quelque chose. Je ne cherche pas à faire évoluer les mentalités ni à insuffler du militantisme dans ce que j'écris. Je n'étais donc pas dans une optique de débroussailler un pan de la littérature qui n'avait pas encore été défloré, en racontant une histoire qui n'avait jamais été racontée. J'étais plus dans une optique de faire naître de l'émotion. Cela dit, quand on situe un roman dans un contexte qui n'est pas le nôtre, même si j'en suis proche, on a toujours une pression de sonner vrai, de ne pas dire de bêtises, d'avoir des personnages qui résonnent tel que leur époque et leur conditionnement social les feraient résonner.

Tu es né au Québec et tu as partagé ta vie entre ici et la France. Quel est ton parcours professionnel ?

ÉRIC CHACOUR : J'ai étudié en économie appliquée et en relations internationales et je travaille dans les banques depuis une quinzaine d'années. Je sais que ça surprend un peu. J'ai eu la chance et la malchance d'être bon à l'école. On m'a toujours conduit vers les mathématiques, l'économie et mon travail de consultant dans une banque. C'est drôle, parce que mon roman parle justement de quelqu'un qui avait été mis sur des rails, avant qu'une étincelle fasse tout dérailler. Peut-être que c'est ma plus grande proximité avec Tarek. Je suis très heureux avec mon boulot, mais je trouve ça intéressant de se questionner sur ce qui nous ressemble. Cela dit, j'aime bien ces petits déraillements comme la sortie d'un premier roman : cette période un peu charnière d'une vie, quand tu ne sais pas comment les choses vont se passer, mais que tu sais que les choses ne seront plus exactement pareilles.



Quelle place occupait l'écriture dans ta vie avant de plancher sur ce manuscrit ?

ÉRIC CHACOUR : J'ai toujours écrit, mais je n'ai jamais eu le fantasme d'être publié. J'écrivais des poèmes, des nouvelles et plusieurs petites choses. Comme j'avais un esprit qui partait dans tous les sens, c'était une manière de rationaliser ce que je faisais et d'en sortir quelque chose de concret. J'aimais bien la poésie, car c'est un genre très normé. J'appréciais le fait d'avoir des contraintes et d'essayer de faire quelque chose de beau à travers elles. J'avais le sentiment que j'avais une capacité à écrire de jolies choses, mais j'avais un vrai doute sur ma capacité d'écrire une œuvre de longue haleine. Comme dans le sport, les coureurs de fond sont rarement bons dans les sprints. D'ailleurs, ça m'a pris des années pour y arriver.

Pourquoi avoir campé ton histoire au Caire ?

ÉRIC CHACOUR : Mes deux parents sont nés en Égypte. Je trouvais que cette histoire avait plus de force dans ce contexte-là et je désirais mettre en lumière l'Égypte autrement, car on en parle soit pour des mauvaises nouvelles dans les médias occidentaux ou quand il est question des pharaons et des pyramides. Pourtant, il y a quelque chose de fascinant dans ce pays. J'y suis allé une quinzaine de fois. C'est un endroit merveilleux qui est fait de plein de contrastes.

On peut d'ailleurs dresser un parallèle entre la communauté de ta famille et le Québec.

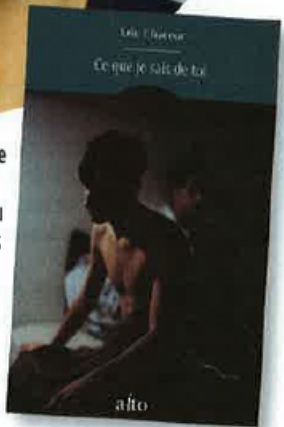
ÉRIC CHACOUR : Ma famille est issue de la communauté levantine, qui ne représente pas l'Égypte rurale majoritaire. Ce sont des gens qui venaient surtout de Syrie et du Liban, avec une tradition francophone et chrétienne : comme une minorité dans la minorité. Je trouvais que cette communauté, qui vivait son déclin à partir de l'époque nassérienne, faisait une très belle toile de fond pour ce projet.

Comment as-tu fait pour évoquer cette culture et ces lieux avec autant de détails ?

ÉRIC CHACOUR : J'ai fait un peu de recherche dans les livres, mais j'ai surtout discuté avec des membres de ma famille et des personnes issues de cette communauté, qui sont venues en très grand nombre à Montréal, quasiment à la même époque. C'était une période très intéressante. Il y avait une espèce de flamme presque occidentale dans un pays oriental et ces gens se voyaient un peu comme un trait d'union entre ces deux mondes. ✕

SAMUEL LAROCHELLE samuel_larochelle@hotmail.com

INFOS | *Ce que je sais de toi*, Éric Chacour, Éditions Alto, Montréal, 2023.



La Bouquineuse boulimique

Ce que je sais de toi : un premier coup de cœur en 2023!



janvier 22, 2023



C'est l'histoire d'une vie tracée pour soi. D'une rencontre qui chamboule tout. De secrets qui éclatent et brisent. D'un exil qu'on sent obligé.

Dès qu'il est tout-petit, le père de Tarek, un médecin, souhaite fortement qu'il pratique la même profession que lui. Ayant senti qu'il n'y avait pas de place pour ses propres désirs, il a continué dans la voie que sa famille a choisie pour lui. Tout juste marié, il travaille dans la clinique de son père, maintenant décédé. Il a également fondé un dispensaire dans un quartier plus défavorisé où les gens n'ont pas les moyens de se payer ses services. Il y fera une rencontre qui changera la trajectoire de son mariage, de sa vie. Et un jour, tout se brisera. Il se brisera.

Tarek est un personnage émouvant. Beau et bon, il a le souci d'aider les autres, de suivre le chemin tracé. Son quotidien est plutôt monotone et prévisible, mais tout de même confortable. Un événement lui fauchera les jambes et il tentera tant bien que mal de faire la bonne chose, mais c'est perdu d'avance.

Désavoué, le cœur brisé, Tarek choisit l'exil. Il trouve refuge à Montréal où sa vie paraît grise, comme la sloche. On en sait peu, mis à part qu'il travaille dans un hôpital après avoir dû valider et mettre à niveau ses compétences. Son existence semble se résumer à une routine répétitive, sans couleur ni saveur.

L'exil, que l'on croit obligé parce que le regard que nos proches posent désormais sur nous est insoutenable. Parce qu'on ne supporte plus de vivre dans le théâtre du drame qui nous a frappé. Comment bâtir sa vie dans un autre pays alors qu'on a senti qu'il nous fallait absolument quitter le nôtre pour survivre ? Que reste-t-il des liens avec notre famille qui a l'impression qu'on l'a abandonné ?

L'exil est une chose cruelle. Dans le nouveau pays, on ne se sent pas tout à fait chez soi au début, mais surtout, on est considéré comme un immigrant, toujours. Puis dans le pays d'origine, on est maintenant un étranger. Et on ne s'y sent plus totalement chez soi non plus. L'émigration crée un déchirement qui ne guérit jamais complètement. Et cette faille est parfois irrévocable.

« La maison, le taxi, l'aéroport, l'avion, l'aéroport, le taxi... La neige couvrait les rues de cette ville inconnue d'une pellicule d'un gris sale qui te serait bientôt familière. À compter de ce jour, tu devins étranger partout. » p. 149

Entre Le Caire et Montréal, Éric Chacour nous dépayse. On se laisse porter par ses mots. La finesse de son écriture aux élans poétiques nous chavire. Le récit est imprégné de chaleur, de langueur, de sensualité. On y trouve le soleil, le désir, l'impuissance, la douleur. Et de l'amour, beaucoup. C'est à la fois tendre et dur.

J'ai été charmée par la plume d'Éric Chacour. J'ai peine à croire qu'il s'agit d'un premier roman. À découvrir absolument!

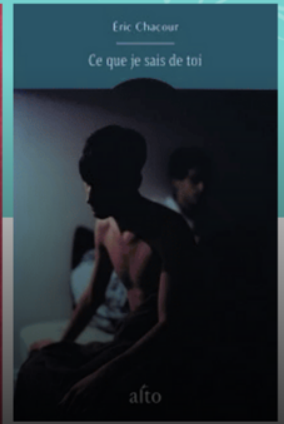
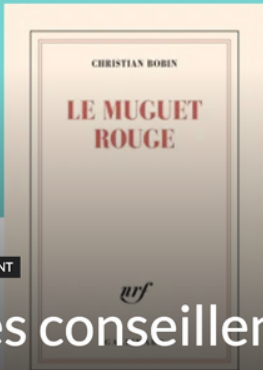
Le lancement du livre aura lieu le 24 janvier 2023 à 17:30 à la librairie Un livre à soi. Pour détails :

<https://www.facebook.com/events/2809720529160917/?ref=newsfeed>

Les libraires conseillent



Sélection de février



Les libraires conseillent : février 2023

Par Les libraires - 1 février 2023 469



Ce que je sais de toi

Éric Chacour (Alto)

Éric Chacour signe un premier roman exceptionnel qui nous plonge dans une famille conservatrice du Caire à partir des années 1960. Tarek, à qui le narrateur s'adresse, devient médecin à la suite de son père. Cette profession imposée est aussi responsable de l'éclatement de sa famille après une rencontre qui viendra bousculer l'ordre établi et qui le poussera à s'exiler à Montréal. Des personnages complexes, des descriptions faisant appel à nos sens, de la douleur et de la douceur, tout cela résume le texte de Chacour qui n'a rien à envier aux auteurs et autrices établis.es.

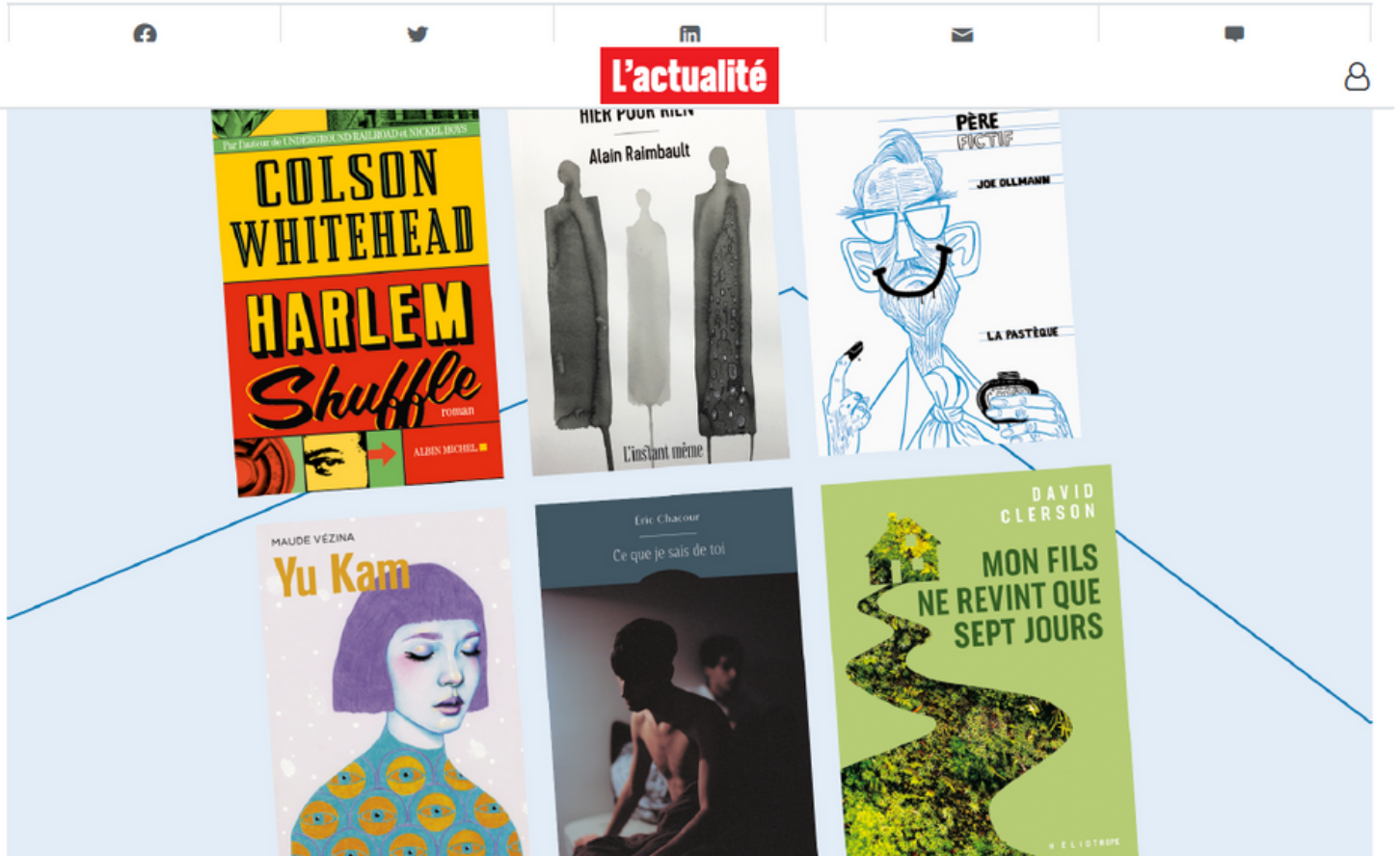
Pascale Brisson-Lessard, Librairie Marie-Laura (Jonquière)

Les meilleurs livres à lire en février 2023

L'auteur québécois David Clerson, connu pour son roman primé *Frères*, raconte d'étranges retrouvailles dans *Mon fils ne revint que sept jours*. Et dans *Hier pour rien*, l'écrivain Alain Raimbault tisse un récit fantastique... entre les murs d'un CHSLD.

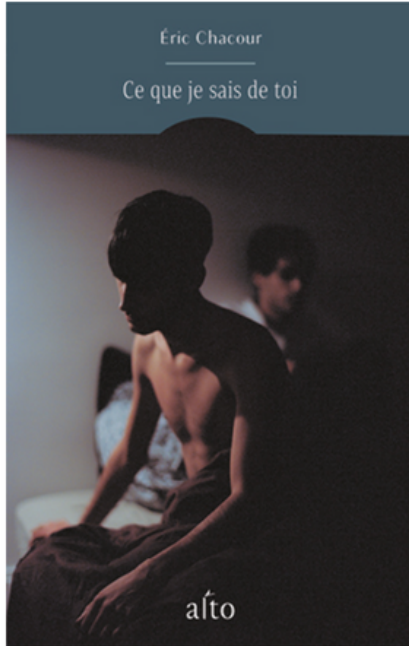
Culture

par [Julie Roy](#) - 1 février 2023



montage : L'actualité

En librairie ce mois-ci



Ce que je sais de toi

d'Éric Chacour

Dans l'Égypte des années 1980, Tarek deviendra médecin, comme son père. Puis, ainsi que c'est prévu pour lui, il trouvera une femme, fondera une famille et honorera les siens. À l'aube de ce parcours de vie tout tracé, le jeune homme fera une rencontre déterminante, une onde de choc si puissante qu'elle fera tout dérailler, le poussant à fuir au Canada, honteux de

cet amour interdit dans son pays. Un premier roman magnifique sur les secrets de famille et les amours qui perdurent longtemps après leur point de rupture.

(Alto, 296 p.)



DOMINIQUE

LEMIEUX

/ LECTEUR PASSIONNÉ, DOMINIQUE LEMIEUX NAGE DANS LE MILIEU DU LIVRE DEPUIS TOUJOURS ET DIRIGE ACTUELLEMENT L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC, QUI OPÈRE NOTAMMENT LA BIBLIOTHÈQUE DE QUÉBEC, LA MAISON DE LA LITTÉRATURE, LE FESTIVAL QUÉBEC EN TOUTES LETTRES ET LA DÉSIGNATION QUÉBEC, VILLE DE LITTÉRATURE UNESCO.

Ici comme ailleurs

23

CHRONIQUE

AU CŒUR DE LA FORÊT

L'ANNÉE A COMMENCÉ DE LA MÊME FAÇON QUE CELLES D'AVANT, MOMENT ATTENDU, TRADITION APAISANTE : LE GRAND MÉNAGE DE MA BIBLIOTHÈQUE PERSONNELLE, RECLASSER LES LIVRES, RANGER LES OUVRAGES LUS AU COURS DES DERNIERS MOIS, RÉVISER LA PILE DES LIVRES À LIRE EN PRIORITÉ, PRÉPARER UNE BOÎTE À DONNER À DES PROCHES.

J'ai réalisé que tous ces livres, des milliers accumulés au fil des ans, étaient comme la forêt de mon enfance. Il y a un grand réconfort à m'aventurer dans ce boisé, reconnaître les sentiers mille fois empruntés, s'arrêter un temps sur le grand rocher pour observer le fleuve au loin, s'essouffler durant la montée et retenir la chute lors du retour, ressentir encore un frisson devant cette vieille cabane aux fenêtres fracassées qui alimentaient nos histoires d'horreur à l'époque. Autour, érables, bouleaux ou épinettes, leurs racines qui s'entrecroisent, une famille disparate, unie par le seul fait de se trouver sur un territoire commun, devenus inséparables malgré tout ce qui les sépare. Je perçois ma bibliothèque de la même façon : des chemins empruntés et d'autres promesses, des lieux de consolation, les détours qui me font perdre le souffle, des livres de toutes espèces aux racines emmêlées, l'écho des idées s'entrechoque. J'ai construit une forêt, et rien ne me repose plus que de m'y hasarder. Christian Bobin disait que devant les livres, la nature ou l'amour, on est comme à 20 ans : au tout début du monde et de nous.

Durant cet exercice, je suis tombé sur certains livres mis de côté au cours des derniers mois. J'ai lu plusieurs BD dont *Aya de Yopougon* que ma librairie m'avait mise entre les mains, de la poésie dont *L'espace caressé par ta voix* de Pierre Nepveu que m'avait louangé ma collègue Valérie, des livres qui avaient patienté trop longtemps dont un recueil de textes de Louise Warren et un autre d'Anne Boyer. Du plaisir sans contraintes, puis j'ai attaqué un texte que j'avais trop vite rangé cet automne, ce *Beau Diable* de Jean-François Caron, court roman qui s'amuse avec les formes (monologue théâtral, conte, fantastique). J'avais été émerveillé par son *De bois debout*, et pourtant cette nouveauté avait été déposée sur une tablette, sans plus, on ne sait trop ce qui crée parfois ces voies d'évitement. Je suis heureux d'avoir réparé l'injustice, car ce livre m'a fait grand bien. Il faut imaginer un conteur, sur scène, la lumière tout à coup, et une histoire qui déboule, des histoires plutôt, car les idées se bousculent, apartés et autres à-côtés, le public/le lecteur attache son manteau serré pour affronter la tempête. François, le narrateur, se raconte, lui qui a choisi de s'isoler du monde — une forêt pour recommencer

à respirer — après une perte dont on ne sort jamais guéri. Il s'attarde aussi au sort de gens qui l'entourent, une artiste taxidermiste, un ami ex-collègue fonctionnaire devenu camionneur, la conjointe de ce camionneur qui coud ses blessures ou une tenancière d'un resto-bar, et, autour, la figure insaisissable d'un *Beau Diable*, « bel animal étrange, impossible à capturer ». C'est un ouvrage qui mériterait d'être performé sur scène et qui parle dans une langue souple et oxygénée de ce qui nous rend humains, de ce qui nous garde humains.

Année nouvelle et résolution

J'ai entamé l'année avec cette résolution d'aborder dans chaque chronique de 2023 au moins un livre d'une nouvelle autrice ou d'un nouvel auteur, sauter dans l'inconnu, m'attarder aux voix en construction, mettre en terre des pousses toutes neuves pour revitaliser la forêt qui m'entoure.

Premier jalon avec Éric Chacour, fin trentaine, Montréalais né de parents égyptiens, qui publie cet hiver le roman *Ce que je sais de toi*, qui s'inscrit dans la lignée d'œuvres qui se nourrissent aux secrets de famille, histoires tues et souvenirs oubliés, non-dits et trahisons. L'écrivain s'attarde au parcours de Tarek, jeune homme de la communauté levantine dans Le Caire des années 1960 à 2000, médecin comme le père, un chemin tracé d'avance. Tarek s'active d'abord dans le cabinet du paternel, clientèle de privilégiés, mais aussi dans un petit dispensaire, qu'il a mis sur pied dans un bidonville à proximité du Caire où sont acheminés les déchets de la grande ville, où le jeune Ali, dont la mère souffre d'un mal qui la mène tout droit vers la mort, l'assiste. Chacour nous promène d'une époque à l'autre, de l'enfance et ses rêves suspendus, copier-coller les désirs de celles et ceux qui nous précèdent, il le faut, se lier à une femme (Mira), il le faut, travailler fort, il le faut, prendre soin de sa mère et de sa sœur, il le faut, répéter pour ne pas brusquer quoi que ce soit, il le faut, et pourtant, il y a quelque chose qui gronde, les rivières débordent, les branches cassent. La vie attendue n'existera pas. Il y aura autre chose, il le faut, d'autres rencontres, d'autres forces en présence, cette soif de tous les absolus.

Il y a aussi cette Égypte, lieu de tous les possibles, pays en pleine transformation, préjugés et traditions, le poids du regard d'une société qui s'observe, travers pointés du doigt. Des gens meurent, d'autres s'enfuient, des rumeurs se libèrent et détruisent tout sur leur passage. Tarek devra quitter le pays, vite, presque en urgence, reconstruire sa vie, ailleurs, Montréal comme destination. Tôt ou tard, on le sait, on l'a lu avant, il faudra que se réveillent ces animaux endormis, que se fassent entendre les mélodies enterrées, boîtes à souvenirs et à regrets, le jour se lève, cueillette de traces et d'empreintes. Les vérités devront être nommées pour que de nouveaux équilibres naissent : « On ne peut pas rester extérieur à sa propre histoire. À ce qui vous a précédé, ce qui vous a manqué, ce qui vous a construit. Alors on finit par se raconter. » Éric Chacour possède cette capacité à décrire les déchirements, le poids de l'absence et de ce qui dort autour. Il raconte avec cœur, avec délicatesse ces mondes fragiles, autant ces espaces de ruines et d'humiliations que ces espérances de réparations. Il y a de ces premiers romans qui marquent les esprits — ce livre en fait partie. ♦